

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal
de 8 à 11 heures du matin et
de 2 à 6 heures ou de 8 à 10 heures
du soir.

Édition et Administration:

PITIDRAS, 277 (Premier étage)

1^{re}. Année Num. 138-- 63

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J.-G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO--Samedi 14 Novembre 1891

DÉBLAYEZ

L'impatience est naturelle à ceux qui souffrent, et il fut toujours plus facile de prêcher aux autres la vertu contraire que de la pratiquer soi-même.

Il ne faut donc point s'étonner outre mesure si, au milieu des souffrances d'une crise prolongée, on voit se multiplier des manifestations excessives et des exigences qu'il est impossible de satisfaire.

Les sages savent se préserver de ces excès, mais qui donc est sage quand la huche est vidée, et que la faim afflige son museau décharné dans l'entrebleulement des portes du logis?

Nous ne cesserons point cependant d'exprimer nos amis à la patience, car elle est plus nécessaire que jamais.

Mais nous ne pouvons nous dispenser de représenter respectueusement aux pouvoirs publics qu'ils ont le devoir de faire quelque chose pour abréger cette période d'épreuves et en diminuer l'acuité.

Il serait inutile de tout attendre de leur initiative et de prétendre qu'ils doivent reconstruire en un jour l'édifice qui s'est écroulé par la faute des premiers constructeurs et la mauvaise qualité des matériaux employés.

Le moins qu'il faille est qu'ils peuvent se croiser les bras, assister impuissantes à l'effondrement, et tout attendre du hasard capricieux ou de la comédie providentielle!

Le gouvernement ne peut pas en ce moment déblayer le palais dont les lambriens sourient un moment à nos illusions de fortune, il ne peut pas restaurer le crédit évanoui, il ne peut pas raviver les sources épuisées de notre Peole, car l'ignorance des uns, la mauvaise volonté des autres, et le découragement ou la défaite de tous lui en refusent les moyens.

Et bien, soit! Si on exige que nous paraissions avec l'impuissance, on peut l'accepter provisoirement sans discuter.

Mais les Pouvoirs Publics ne pourraient-ils au moins déblayer le terrain?

Ne pourraient-ils faire disparaître un peu plus rapidement les monceaux de décombres dont la vase entrouvre les inquiétudes et paralyse les terres?

Ne pourraient-ils déblayer les passes où les voleurs qui portent la fortune de nos citoyens ont laissé leurs carcasses démantelées?

Il est élémentaire qu'avant de procéder à l'érection d'un nouveau monument on procéde à l'ébûche des gravas qui en encadrent l'emplacement. Pourquoi prétarait-on n'y point songer?

Pourquoi le Pouvoir Législatif surtout partiellement se complaît à retarder par des lettres systématiques un enfantement dont la gestation n'est déjà que trop prolongée?

Si déclaré que soit la fortune nationale des arguties, si trahisse que soit leur raison politique, si déséquilibré que soit leur situation économique, on peut constater encore quelque clairvoyance dans leurs Pouvoirs Publics, et chaque jour nous apporte la nouvelle d'un nouveau progrès matériel ou d'une nouvelle mesure, également combinés pour assurer à l'avenir des horizons moins sombres.

Il est du pareil lot, quoique la situation générale du pays importe évidemment soit incomparablement meilleure.

Les grands travaux sont arrêtés, et les initiatives intérieures ou P. E. vont s'enterrer dans les cartons des commissions législatives, sans que personne paraîsse se préoccuper beaucoup de les revoir de ce sépulture oubliée.

Cette situation est déplorable, et elle ne pourraient se prolonger longtemps encore sans créer pour le pays des dangers que la plus valente prévoyance permet de discerner.

Il n'est point trop préjuger, sans doute du patriotisme des hommes publics de ce pays que, l'espérance qu'ils voudront bien le comprendre et s'en préoccuper.

Bien, très donc, messieurs, déblayez.

Et bien, très, réglez la politique des questions irritantes, que malveille gênante récemment, déblayez le bulga des superfluités, déblayez l'administration des parasites qui griment; déblayez les catégories des coloniaux qui y servent contre leur gré; déblayez le ministère, du sous-serviteur à l'autorité qui y fait signer, par le Président des élévations de grâces qui récompensent des turpitudes comme de lègues services; déblayez le port des droits de pôles qui en interdisent l'entrée; déblayez les cartons des commissions, des projets qu'il laisse insur l'influence législative; déblayez l'ourse, des liquidations qui restent en suspens au profit d'intérêts qui ont cessé d'être respectables; déblayez l'atmosphère des vapours de cours, forcé depuis le déchirement des vêtements de la Banque Nationale dont la liquidation devrait être depuis longtemps résolue.

Déblayez, messieurs, déblayez.

Et vous verrez renaitre la confiance; et vous verrez affluer les capitaux et les intérêts de toutes sortes dont vous avez besoin pour meurer à bonheur l'œuvre, bénie à laquelle il est impossible que vous n'ayez pas l'ambition d'assurer votre nom.

La conflagration brésilienne

L'agitation commencée dans la province de Rio Grande a gagné du terrain depuis 24 heures et menace de sérieux conflits du dictature du maréchal Doodoro.

Voici les principales nouvelles connues:

Le colonel Pereira et le major Azambuja ont provoqué mercredi soir le soulèvement du 12^e régiment le commandant Carlos Barreto a été mis à tête de ce régiment.

Le président de l'Etat de Rio Grande, docteur Castillo, démis, néançons des chefs de l'armée insurrectionnelle et aux citoyens en armes de reconnaître son autorité, s'engageant alors de son côté à ne pas reconnaître l'autorité de Doodoro.

Les chefs et le peuple lui ont, répondu qu'ils ne pouvaient accepter sa proposition, et qu'ils marchaient sur Porto Alegre à la tête de 10.000 hommes pour le renverser.

On s'était trop hâté d'annoncer l'amputation d'une main au général Isidoro. Cette opération n'a pas encore été faite.

Les docteurs Torres et Campos, partisans acharnés du général Doodoro ont été mis en liberté et soi parti hier soir pour Montevideo.

Un correspondant d'*El Siglo* lui télégraphie

Encore le Général Boulanger

Il a fini comme il avait commencé; dans le mélange et la trag-comédie. Il serait cruel de railler sur une tombe; mais comment prendre au sérieux ce héros d'opéra-comique, et quelle pitie peut réclamer cette médiocrité ambitieuse qui a fait tant de mal à son pays et ruiné l'avenir d'une foule de braves gens qui avaient placé sur sa tête leur naïve confiance? S'il y avait eu en lui une seule qualité noble, une pensée un peu haute un sentiment supérieur ou seulement une grande vraisemblance respect s'inspirerait. Il clôt sa triste carrière en personne de roman après avoir essayé de jouer un personnage de drame historique. *Ricci* s'a chévié en *Werther*; *Catinat* aboutit à *Olympio*.

Il n'a pas eu le courage de la mal-fortune qui l'avait frappé, pas plus qu'il n'avait eu le courage et l'intelligence des ambitions démesurées qui l'avaient porté au sommet de la popularité. Un joueur malheureux, rien de plus.

Cela commença en Tunisie et même avant, alors qu'il simple directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, hanté on ne sait par quelles rêves de grandeur, il fit réaliser sa première biographie légendaire, avec portrait équestre sur la couverture, destinée aux édiles et aux villages. Il avait des subordonnés dans quelques feuilles militaires, des oblitérés dans quelques bureaux de rédaction, et tout de suite il avait songé à tirer parti de ces dévouements par reconnaissance au profit de son avancement et de ses intérêts.

Comme il avait réussi de la sorte à faire appeler au commandement de la division d'occupation de Tunisie, il continua à user des mêmes moyens tapageurs pour se faire valoir et pour arriver à ses fins.

On se rappelle comment à Tunis il avait cherché à jouer le rôle de vice-roi en s'efforçant de gagner une de ces popularités que les services militaires ne font acquérir qu'après de longues années de dangers courus et de dévouement donc à la chose publique, et comment il mit tout en œuvre pour faire disparaître l'autorité qui le pritait, celle du résident civil, M. Cambon.

Il réussit ainsi à former peu à peu dans la nouvelle colonie française un parti réclamant l'établissement du régime militaire et la réunion entre ses mains, à lui, des pouvoirs de résident et de commandant en chef. Il n'avait d'autre, but que de concentrer en ses mains toute l'administration étant bien convaincu qu'une colonie n'est qu'une mine à exploiter aux dépens du public. «Plutôt moi qu'au autre» C'était toute sa politique. Et tous les moyens lui furent bons pour la faire aboutir.

Un trait bien caractéristique se détache de cette première campagne politique du général Boulanger. On se souvient de la lutte qui s'ouvrit devant le tribunal de Tunis à propos d'une condamnation correctionnelle que le général considérait comme insuffisante. Il s'agissait d'une rixe entre soldats français et italiens. Or, voici le fait intéressant de la France.

Il a suivi la débandade de ce qui avait été le boulangisme, et le général naufragé adulté, fâché, choqué, le chevalier au cheval noir qui des centaines de mille poitrines haletantes avaient naufragé accueilli avec franchise, au bois de Boulogne, à la gare de Lyon, au balcon du Cercle militaire, dans les assemblées électorales, au Nord, au Midi, à l'Est et à l'Ouest, tomba à rien, c'est-à-dire à sa juste valeur.

Si cruelles quo puissent avoir été pour lui les heures de l'exil, elles n'auront pas compensé les ruines qu'il a accumulées autour de lui, ni expié le mal qu'il a fait à son pays.

Il n'est, bien entendu question ici que de l'homme public. L'autre ne nous appartient pas. Et pourtant c'est l'homme privé qui nous fournit peut-être l'exemple de l'homme politique: cette excuse c'est l'extraordinaire grâce de son caractère. Les fautes navrantes qui ont culbuté cet homme n'eût taillé pour l'apprécier toute la vie, semblent toutes venir de ce qu'il n'essait pas résister. Il n'a su résister qu'à ses propres entraînements ni à ceux de son entourage.

Insuffisamment préparé à une tâche trop élevée pour son cerveau médiocre, peut-être pour son caractère, il rétiga un ordre du jour, alla trouver Boulanger et obtint qu'il ne fut pas publié ni porté à la connaissance des troupes. Boulanger donna, à l'ordre du jour, sa parole. Peut d'heures après, l'ordre du jour était répandu à profusion et à trois appels devant les régiments de la division.

Il est le tout entier; ses procédures n'ont pas varié, et l'un bout à l'autre de sa carrière, on retrouve la même absence de sens moral. Plus tard il afferma ses lettres presque obséquieuses au sujet de lui qu'il n'a pas été assez grand pour mériter les sévérités de l'histoire.

Il n'a droit qu'à la comédie.

FAITS DIVERS

ABONNEMENTS

Métropole et Départements	Fl. Arg.	Brasil	Etrang.
Un m. \$ 1. or \$ 1.50 or \$ 1.80 or	\$ 1.50	\$ 1.50	\$ 1.50
Trois	3.	4.50	5.50
Six	6.	8.00	9.00
Un an	12.	16.00	19.50

Numéro du jour : 0.01
ancien : 0.01
Les abonnements partent des 1^{er} et 15 de chaque mois.

un objet politique, pour payer ses plaisirs. Nous ne parlons pas seulement des malversations qui lui furent reprochées pendant sa gestion en Tunisie et après sa sortie du ministère; il s'agit des sommes fabuleuses qui lui furent adressées de toutes les parties de la France pour soutenir sa cause; il les employa à entretenir sa vie privée.

Et de quel monde était fait son entourage! De quelque côté qu'on se tourne, on ne sait par contre qu'agents-interlopes, personnes rentrées, intrigantes de bas étage: la femme Porpre, la demoiselle Meillau, les Caillard, les Pechi de Cadet, les Mondyson, les Dillon et toute la séquelle des barons de contrebande et des nobles de barrière dont les exploits égayaient d'ailleurs une fois la chronique mondaine après avoir occupé quelque peu les tribunaux.

Cependant, on vit, on se sent dans le milieu dont il vous parle. On en voit les couleurs. On étouffe en Afrique, on est glacé dans les brumes de la mer d'Islande. Et non seulement on ressent les impressions physiques que l'artiste vous fera ressentir, mais on arrive, quand on est d'imagination vive et accessible à ces sortes d'émotions, à éprouver les impressions idéales qui passent par les sens.

Les ardeurs, les lassitudes, les tendresses, les étrangetés, les rêveries ou les ennuiés, tout ce qui élimine violent ou un genre de vie très particulier peuvent inspirer à un homme d'une sensibilité aiguë, on arrive à l'épreuve encore plus qu'à la comprendre.

Il faut certainement un grand talent, mieux encore, un don très exceptionnel, pour s'emparer de la sorte de l'esprit ou surtout des herbes d'un lecteur. Nul ne saurait refuser à M. Pierre Loti d'avoir ce talent et de posséder ce don d'une façon si exceptionnelle qu'on pourrait dire unique. Le choix de l'Académie sera donc approuvé par beaucoup de gens, et j'en sais de passionnés à ce point que toute autre nomination leur eût paru je ne sais quoi de monstrueux et d'incompréhensible.

FAITS DIVERS

La presse montevideenne et les suicides—Voici le procès-verbal la réunion à laquelle M. le colonel Muró avait convoqué les directeurs des différents organes de publicité de la presse de la capitale.

PROCÈS-VERBAL

Le 12 novembre 1891, et dans les bureaux de la Préfecture de Police, sur l'invitation du colonel Muró, préfet de police, les représentants des journaux et autres feuilles périodiques de la capitale soussignés, réunis pour consister sur la convenance d'éviter la publication des cas de suicides qui surviennent, en général, comme moyen d'en éviter la reproduction avec l'exemple qu'ils donnent,—après un échange de vues, ont résolu de renouveler l'engagement signé par la presse de cette capitale le 27 décembre 1882, en l'adoptant dans toutes ses parties et s'obligant à le tenir loyalement.

En conséquence on transcrit au pied de ce procès-verbal le pacte rappelé.

Il a été résolu aussi de former deux commissions dans le but d'obtenir l'adhésion des journaux et feuilles périodiques de la capitale non représentés dans la réunion pour qu'ils souscrivent la convention, et pour obtenir aussi l'adhésion des publications rurales; la première de ces commissions est composée des représentants d'*El Bueno*, *El Siglo* et *La Tribuna Popular*, MM. Francisco García Santos, Teófilo M. Sanchez et Brígido Rios Silva, respectivement; la seconde est composée des représentants de *La Espina*, *La Nación* et *El Pueblo Uruguayo*, MM. Moragues Bernat, Fernando Rios, et lieutenant Guillermo Lyons, respectivement.

Voici la convention adoptée par la presse et rappelée en tête de ce procès-verbal.

«La presse de Montevideo, s'inspirant de sentiments en harmonie avec sa haute mission, et convaincue que pour diminuer dans la société les impulsions qui conduisent au suicide, l'enseignement des devoirs primordiaux et ces obligations qui résultent des relations humaines ne suffit plus, et qu'il y a lieu de déterminer un moyen de combattre cet agent invisible et mystérieux qui propage la tentation du suicide dans les naturels qui y sont prédisposés, et répand dans l'atmosphère cette contagion morale que la science a étudiée et que la statistique signalé comme une maladie de l'organisme social;

Dans l'île généralement admis, que la publication, plus ou moins détaillée des cas de suicide qui se produisent est un des puissants auxiliaires de cet agent qui, au moyen de l'exemple fait arriver ses criminelles autant que funestes suggestions aux esprits malades disposés à les accueillir comme la révélation d'une solution pressante ou entrevue par la docteur, l'infortuné ou le désespéré;

Etant contrarie à la mission de la presse périodique qu'elle se prête à servir de moyen de transmission à ce lieu moral qui unit les natures analogues dans un même sentiment et une même résolution instinctive;

Prenant en considération que la relation des suicides, avec les détails que cette relation existe généralement, peut constituer un enseignement sur les moyens et sur la forme, à la portée de toutes les classes et de toutes les positions, avec lesquels le délit qui se combat peut être consumé;

Observant, en outre, que la presse périodique qui voit fréquemment limitée sa mission dû à l'interprète des sanctions sociales en ce qui concerne le suicide, soit parce que le sentiment qui domine l'esprit naturellement en présence de la mort et du malheur ou de la faute qui en furent la cause immédiate, est la commiseration qui éloigne ou enlève tout au moins si vaste à la condamnation qui devrait être formulée contre le suicide, soit parce qu'il se délit porte en lui-même sa sanction ou son châtiment;

En vertu de ces considérations, les sous-signés, directeurs ou propriétaires des journaux et publications périodiques qui voient la lumière publier dans cette capitale, prennent tous l'engagement moral de ne donner place dans nos journaux respectifs ou publications périodiques à aucune nouvelle ou commentaire relatif aux stigmates qui seront tentés ou commis dans le sein de la société;

Pour *El Siglo*, Teófilo M. Sanchez; pour *La Nación*, Fernando Rios; pour *El Bueno</*

